

## P R E F A C E

Depuis la mémorable *Exposition de l'Art russe* organisée au salon d'Automne de 1906 — il y a aujourd'hui vingt-six ans — par Serge Diaghilev, l'inoubliable animateur de Ballets russes, et les peintres Léon Bakst et Alexandre Benois, le public parisien n'avait pu se rendre compte de l'évolution de cette École si vivante que par des expositions partielles qui n'en donnaient qu'une image incomplète et par conséquent inexacte. Grâce au libéralisme et à la largeur de vues de M. Michel Fedoroff, président de l'Union Nationale Russe en France, nous avons enfin la possibilité de dresser, pour la seconde fois après un quart de siècle, le bilan des efforts et des réussites de toute une pleiade d'artistes de talent qui, même dispersés, gardent le souvenir de leur origine commune et pour ainsi dire la marque ancestrale.

Ce qui distingue avant tout cette exposition de celles qui l'ont précédée, c'est le souci de représenter impartialement, équitablement les tendances les plus opposées, l'absence totale de ces partis-pris mesquins et de ces exclusives implacables qui empoisonnent le monde de l'art comme celui de la politique.

Les courants divers entre lesquels se partage l'art russe contemporain se trouvent donc réunis. Cette confrontation ne manquera pas d'être infiniment instructive pour ceux qui se demandent si l'art russe, déraciné du sol natal, peut néanmoins conserver sa vigueur et son originalité, ou si au contraire il est condamné à dégénérer et à s'atrophier. Il y a là un problème qui ne s'était jamais posé avec une acuité aussi tragique et qui présente le plus vif intérêt.

A la différence de l'Exposition de 1906 qui offrait un résumé du développement historique de la peinture russe depuis l'époque des icônes jusqu'à nos jours, cette manifestation n'a aucun caractère rétrospectif. Laisant de côté l'art tenancieux et dessiné des *Ambulants* (*Per. dvujniki*) qui voulaient faire jouer à la peinture un rôle social, elle ne remonte pas au delà du groupe encore actuellement vivant du *Mir Iskousstva* dont Alexandre Benois peut être considéré depuis la mort de Diaghilev, comme le porte-drapeau et le porte-parole le plus autorisé. Cette exposition sera pour nous l'occasion de rendre hommage à un artiste d'une grande culture et d'un goût raffiné que ses origines occidentales immunisaient contre le nationalisme étroit des *Ambulants* et qui a contribué plus que personne à rétablir le contact entre l'art russe et l'art français, dont les deux pôles sont à ses yeux Versailles et Tsarskoïe-Selo.

Sans avoir la prétention de jouer le rôle d'un chef d'école, Alexandre Benois a certainement contribué par son exemple à orienter la peinture russe contemporaine vers la décoration théâtrale et l'illustration. C'est dans ces deux domaines que les meilleurs artistes de cette génération parmi lesquels on peut citer Bakst, Somov, Roerich, Bibiline, Korovine, Miliotti, Doboujinski ont donné toute la mesure de leur talent.

A cette génération qui avait déjà fait ses débuts avant la Guerre et la Révolution, dans les dernières années de l'Ancien Régime, en a succédé une autre dont l'œuvre commençait à peine lorsqu'elle a dû prendre le chemin de l'exil. Si l'on veut dégager le trait commun qui unit tous ces émigrés, il me semble que c'est avant tout le culte de la ligne expressive, la prédominance du dessin sur la couleur. Dans l'art de Choukhaïev, de Sorine, de Iakovlev ou de Grigoriev, pour prendre au hasard quelques exemples caractéristiques, la tradition d'Ingres ou de Degas est certainement plus marquée que le souvenir de Delacroix.

Toutefois on ne saurait enfermer cette production si variée dans les mailles rigides d'une formule. Entre l'imagerie pieuse d'un Stelletski qui revient à la tradition des icônes de Novgorod et le judaïsme extravagant d'une Chagall dont les acrobaties picturales connaissent un succès presque égal à celles de Picasso se déploie toute une gamme de talents très personnels et souvent exquis.

En somme l'impression dominante que le public parisien retirera de cette manifestation, où la sculpture sera représentée notamment par les petits chefs d'œuvre impressionnistes du prince Paul Troubetzkoi, est celle d'une indomptable vitalité. Il faut que l'art russe soit une plante bien vivace pour subir presque sans dommage les risques redoutables d'une transplantation dans un sol étranger. Cette cruelle et triomphale épreuve d'un art qui trouve moyen de renaître et de fructifier à mille lieues de la terre natale ne peut que nous inspirer pleine confiance dans son avenir.

*LOUIS RÉAU.*

*Directeur de l'Opéra Français  
de Vienne.*